

DIVINS RIVAGES

LE JARDIN DES DÉLICES EST L'AUTRE NOM DE LA CÔTE AMALFITAINE. AUSSI MERVEILLEUSE QUE MÉCONNUE, ELLE RELIE LE GOLFE DE NAPLES À CELUI DE SALERNE. SORRENTE, CAPRI, LI GALLI, AUTANT DE LIEUX INSOUÇONNÉS QUI APPARTIENNENT À L'HISTOIRE, AUX LÉGENDES, ET SE PROLONGENT DANS L'IMAGINAIRE.

— TEXTE VIRGINIE LUC PHOTOS BENOÎT PEVERELLI



La côte abrupte se déroule en criques

imprenables et villages suspendus, villas romaines et palais baroques, dômes de faïence et jardins luxuriants, tours sarrasines et presqu'îles enchantées. Le sentier des Dieux épouse la crête des monts Lattari à plus de 1 000 mètres d'altitude. En contrebas, la route en corniche – qui vit filer les torpédos et spiders de Jackie Kennedy, Greta Garbo et Lollobrigida – serpente à flanc de montagne. Et dans chaque virage, entre les frondaisons des cèdres aplanies par le soleil, s'offrent les découpes hallucinées de la mer mêlée au ciel. La terre d'Amalfi, âpre et brûlante, est la quintessence du monde méditerranéen. Elle résonne encore des épopées grecques, romaines, byzantines, arabes, normandes et espagnoles. Tenue à l'écart des révolutions des XIX^e et XX^e siècles, elle est longtemps restée le parent pauvre de la péninsule. Son isolement a préservé la nature, sauvage, sensuelle, qui infuse en nous comme un élixir à l'heure du Grand Midi, le *mezzogiorno*.

Le Mezzogiorno, c'est le nom de l'ancien royaume des Deux-Siciles auquel appartient la côte amalfitaine. C'est aussi l'heure où le soleil au zénith terrasse les eaux tyrrhéniennes et exaspère le parfum des jasmins. C'est l'heure sans ombre du dieu Pan et des faunes, l'heure où tous les sens se déprennent, où le désir est porté à incandescence. À cet instant du temps, la terre d'Amalfi se transforme en un vaste amphithéâtre où sont célébrées des noces presque inhumaines.

L'ÎLE QUI CHANTE ET ENSORCELLE

La porte d'entrée du Pays des sirènes s'ouvre et Sorrente apparaît. La contempler, c'est goûter le jaune chartreuse et le vert intense des citronniers. C'est respirer la douceur du *mezzogiorno*, ce vent du sud caressant. C'est toucher la pierre chaude des murs en tuf ou des sols de majolique. C'est écouter le froissement de la mer et le chant des vèpres dans l'église Santa Maria delle Grazie.

Sorrente donne le ton, la mesure, la couleur, le parfum. Ici commence l'autre voyage. Enzo prépare sa barque. Il était autrefois pêcheur. Maintenant, à la retraite, il pêche pour son seul plaisir. «L'Italie – la vraie – est surnaturelle. Ici on croit aux miracles et aux légendes», dit le vieil homme sans sourire. À en croire l'épopée homérique, les sirènes – oiseaux à têtes et bustes de femmes – vivaient sur Li Galli, minuscule archipel au large de la péninsule sorrentine. Dès la fin du Mycénien, la légende évoque l'île qui chante,



«enchanteresse», et les marins qui, attirés par le chant fatal, périrent sur ses rives. D'autres emplirent leurs oreilles de cire et même Orphée, le musicien, couvert de sa cithare le chant sidérant. Ulysse, le premier, voulut l'entendre et, pour résister à l'attrait mortel des animaux fabuleux, demanda à ses compagnons de lier ses pieds et ses mains au mât du navire.

Nous n'accosterons pas l'archipel, aujourd'hui propriété privée. Reste le chant, toujours, né de la rencontre de la mer et du vent, et du ressac des vagues. L'écume – *aphros* –, raconte encore, à voix basse, une splendide éternité.

CAPRI, DEPUIS TOUJOURS

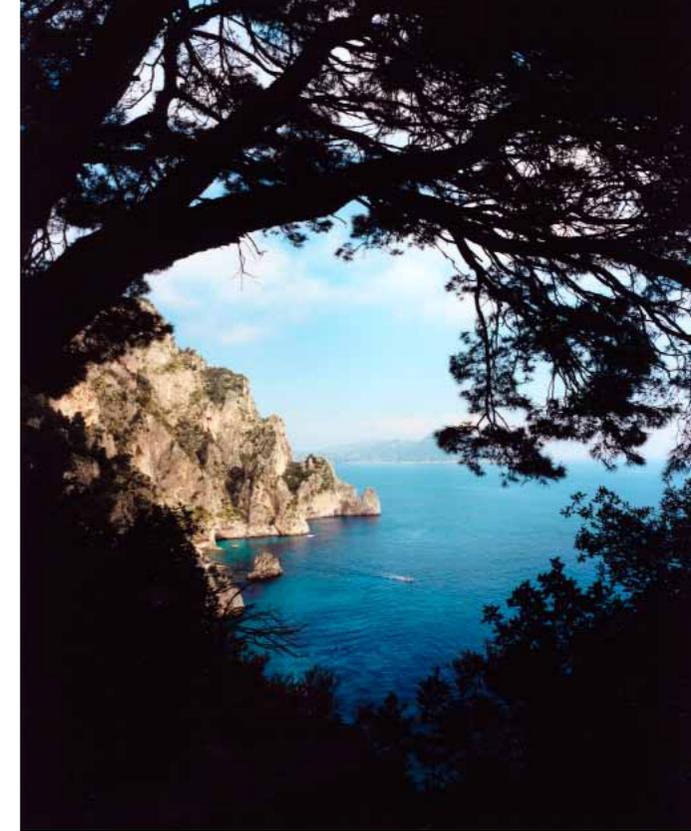
Capri n'est plus qu'à quelques encablures. Elle transpire le désir par tous les pores de sa terre-chair. Traversée par le sentier de la Via Krupp et par d'innombrables escaliers de pierre, Capri n'est qu'ascension et vertige. Sans doute ce sentiment est-il renforcé par le souvenir presque intact des grands hommes qui l'ont habitée. Ainsi Tibère qui, au I^{er} siècle, y aurait fait construire douze résidences – dédiées aux douze dieux de l'Olympe –, dont la Villa Jovis. Des légendes mystérieuses et cruelles, rapportées par Tacite et Suétone, s'attachent à ce lieu et à la vie de l'empereur : du promontoire de 297 m de haut, situé près de la Villa et baptisé le Saut de Tibère, il précipitait ses victimes, dit-on... À l'époque du romantisme allemand, Capri est le séjour des poètes et philosophes. De Rilke et Nietzsche à Marguerite Yourcenar et Sartre, d'aucun ne s'est détourné de la «beauté catastrophique» de cette terre sacrificielle.

Comme un rite initiatique, la barque glisse sous l'arche naturelle creusée dans l'un des trois rochers mythiques, les Faraglioni, au sud-est de l'île. Alors seulement apparaît, suspendue au-dessus de la mer, la maison rouge sang coiffée d'un escalier en trapèze de l'écrivain Curzio Malaparte. Elle reste le théâtre inoubliable de la mise ↗

À Capri, les rochers Faraglioni.

Ga. Nessunt, et officium et aut ma, est





à mort de l'amour par le mépris dans le film de Jean-Luc Godard, d'après le roman d'Alberto Moravia. Impossible à cet instant de ne pas entendre la mélodie éthérée de Georges Delerue et la voix de Brigitte Bardot qui est son corps et son âme. Capri s'éloigne, sans finir. Il faut la quitter pour sentir combien elle manque.

SURNATURELLE ET SI RÉELLE

Positano n'est plus très loin. Et avec lui, la légende de la Madone. Au XII^e siècle, un navire transportait un tableau de la Vierge. Il régnait un calme plat, lorsque les matelots entendirent une voix, provenant du tableau lui-même, qui disait «Pose posa»... («arrêtez-vous ici»). À terre, ils déposèrent l'icône de la Vierge dans l'église du village. Au matin, elle avait miraculeusement disparu... Et fut retrouvée près de la mer. Alors, les Positanesi édifièrent une nouvelle église dédiée à Marie. «C'est encore l'une des plus belles d'Italie», s'enorgueillit Enzo.

Non loin de là, sur l'esplanade de la Chiesa di San Gennaro, autre joyau de la côte, le village de Praiano se réunit dans la fin d'après-midi. Rires d'enfants, circonvolutions d'un tricycle rehaussé d'un cerf-volant, course-poursuite d'un chat perché aux yeux bleus qui inévitablement saisit les plus jolies brunettes... Les plus

vieux sont assis sur les murets de pierres. Dans le tintement des cloches et des dialectes anciens, vibre la voix fraternelle de l'étrange étranger. Hier et aujourd'hui, les mêmes hommes à canne sont réunis dans l'ombre de l'oranger. Les mêmes enfants jouent au ballon, le même cerf-volant passe au-dessus des toits. C'est peut-être pour cela qu'on se sent si bien ici, familier de ces scènes qu'on croit découvrir. J'écoute sans me lasser cette voix adoucie bientôt par le soleil qui décline enfin. La fin du jour sonne le départ pour la pêche. Enzo découpe une anguille en morceaux qui, placée dans les casiers, servira d'appât. La barque les dépose au large d'Amalfi.

Ici encore la légende s'en mêle. Enzo a sa version : Hercule aurait fondé le village en lui donnant le nom de sa maîtresse... De son passé glorieux de puissante république commerçant avec l'Orient, Amalfi garde l'empreinte arabo-sicilienne dans les arcades du Duomo, perché au sommet d'une volée de marches.

À l'approche du rivage se dessine la Valle delle Ferriere, rafraîchie par des sources invisibles d'où naissent de joyeuses cascades. Ravello, la perle, n'est plus qu'à quelques kilomètres, cachée dans la montagne.

LA PROMENADE DE L'INFINI

Le village est un jardin, dominant la mer. André Gide immortalisa dans les pages de *L'immoraliste* la montagne

Ombres et lumière à l'hôtel Caruso de Ravello. Nageurs à Amalfi. Cercle de joueurs de cartes de Sorrente. Statue de l'ange. Bolo aut ma, estTemperuptatem illate repra quam quis restis

ICI ON NE PEUT QUE SE RENDRE, S'ABANDONNER DANS LA LUMIÈRE DU SOLEIL, À L'INSTANT OÙ TOUS LES TEMPS PASSÉS ET PRÉSENTS SE MÊLENT.

au-dessus de Ravello, les terrasses de citronniers «à portée de la main, de la soif» et les jardins, espaces édeniques de jouissance sensorielle, plus près du ciel que de la mer. Ravello est discret, confidentiel, presque pudique. Ses escaliers dérobés et le dédale de ruelles conduisent, sans qu'on en décide vraiment, au jardin de la Villa Cimbrone, qui inspira celui de Klingsor dans l'opéra *Parsifal* de Wagner.

Alors on ne peut que se rendre, s'abandonner à la Terrasse de l'infini décorée des bustes anciens des sept rois de Rome. À la proue du promontoire de pierre, sous le regard minéral des statues et dans la lumière rose du soleil qui s'éloigne, on comprend aisément le nom de ce lieu. À cet instant, tous les temps passés et présents convergent et se mêlent. Les victimes de Tibère, les fruits mûrs des vergers, les grappes blanches et huileuses de glycine, l'amour paroxystique et le mépris qui assassine, les gestes brefs d'Enzo qui découpe l'anguille, les rires du chat perché, le chant des sirènes et celui des vèpres. C'est tout le voyage qui afflue, ici et maintenant, dans un élan de bonheur.

L'heure incertaine s'avance. Les arbres sombrent, pareils à des anges en prière. La nuit est prête à engloutir la mer, à moins que ce ne soit le contraire. Au sud, Salerne s'éclaire, qui met fin à la côte amalfitaine. Au-delà, se prolonge le Mezzogiorno et la promesse d'autres royaumes d'ombre et de lumière. |